

LIVRES

EDNA O'BRIEN, UN ROMAN AHURISSANT

COMME UNE JEUNE FILLE EN ENFER

À Londres, où elle conquiert dans les années 1950 sa liberté, la romancière irlandaise Edna O'Brien évoque le défi fou de son dernier livre : revivre le combat d'une Nigériane qui s'est arrachée des griffes de Boko Haram.

Par Marine Landrot
Photo Sophia Spring

La lecture de *Girl* est une marche chancelante au bord d'un précipice, agitée par deux élans contradictoires. Si éprouvante qu'elle exige des haltes précipitées, pour pouvoir respirer. Si terrifiante qu'elle appelle une course effrénée, pour sortir du cauchemar.

À 88 ans, Edna O'Brien gravit l'étroit escalier de sa maison londonienne avec la même impressionnante ambivalence. S'arrêtant longuement à chaque marche pour reprendre son souffle et vous inviter, dans un infime filet de voix, à presser le pas pour l'attendre là-haut, dans son bureau, sur un coussin de soie, au milieu de milliers de livres. Puis mettant fin à cette parenthèse suspendue pour surgir, énergique, flamboyante, pressée de vous raconter comment lui est venue l'idée de se mettre dans la peau d'une adolescente nigériane kidnappée, séquestrée, puis violée, par les membres de la secte islamiste Boko Haram.

La même collision de forces opposées l'a secouée lorsqu'elle s'est attelée à l'écriture de ce roman ahurissant, le plus fort qu'elle ait jamais publié. À maintes reprises, elle a dû s'arrêter, paralysée par l'horreur de son sujet. À chaque fois, une force impérieuse est venue à son secours, générée par ces phrases de son ami Samuel Beckett dans *L'Innommable*, qu'elle se répétait comme un mantra : « *Il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais donc continuer.* »

Edna O'Brien a consacré ces trois dernières années à l'effroyable destin des lycéennes du Nigeria qui, en 2015, furent enlevées par des djihadistes pour devenir leurs esclaves sexuelles, et dont l'endoctrinement fut parfois tel que cer-

taines refusèrent ensuite de retrouver leur famille et leur liberté. L'héroïne de *Girl* est une résistante qui met tout en œuvre pour échapper à ses bourreaux. Lors de ses récents séjours au Nigeria, Edna O'Brien en a rencontré de semblables, « *qui ne peuvent plus jamais sourire ni danser après les abominations subies, mais gardent une puissance de liberté chevillée au corps* ». Pour ne pas trahir ces jeunes filles dont elle s'est sentie solidaire jusqu'à en perdre le sommeil, après avoir découvert leur existence dans des articles de presse, la romancière les a rejointes en Afrique. Là-bas, l'octogénaire a consigné dans une centaine de carnets tout ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, même le silence. Pas à pas, elle a recueilli le récit de ces femmes, souvent accompagnées de bébés nés de leurs viols en captivité, jusqu'à ce que leur histoire devienne partie intégrante d'elle-même. Pour conjurer sa peur et régler son cerveau sur la fréquence la plus juste, elle a puisé dans les écrits de Joseph Conrad et de J.M. Coetzee « *pour la puissance de saturation de leur prose* », ainsi que de Claude Lévi-Strauss, « *expert de toutes formes d'oppression* ». Encore aujourd'hui, quand Edna O'Brien évoque le sort « *terrifiant, cruel, barbare* » de ces filles saccagées, son regard se perd, et revient embué de larmes. Elle ne parvient pas à comprendre pourquoi, « *parmi le flot d'atrocités qui coule sous nos yeux tous les jours, celui-là fut un raz-de-marée* » pour elle. « *Depuis, je suis tombée gravement malade, et je ne vis plus que pour accompagner ce livre.* »

À l'évidence, un fil solide est tendu entre son premier roman, *The Country Girls* (*Les Filles de la campagne*, 1960), interdit par l'Église catholique de son Irlande natale pour immoralité, et son ultime œuvre, au titre épuré de *Girl*. Pour parvenir à cette abstraction générique du sexe féminin, Edna O'Brien aura parcouru un chemin de soixante ans. Que révèle ce jeu de piste autour du mot « *girl* », qui apparaît dans trois autres titres de ses livres ? La trajectoire d'une femme

À LIRE



Girl

traduit de l'anglais (Irlande) par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. Sabine Wespieser, 250 p., 21 €.

entière, intrépide, résolument libre, avec assez d'audace pour faire face aux frilosités des différentes époques, dénoncer la « *dangereuse confusion entre la foi et la peur* », et tracer sa route de féministe joyeuse. Elle choque l'Irlande étriquée des années 1960, en osant décrire le désir sexuel des filles de la campagne (*The Country Girls*), et afficher sa vie de femme divorcée avec deux enfants. Dans les années 1970,



Edna O'Brien:
« La folie m'a toujours guettée. (...) Si j'étais une femme normale, je n'aurais jamais écrit. »

par la seule force des mots. Si j'étais une femme normale, je n'aurais jamais écrit. » Pour cela, il faut de la solitude, amie difficile à garder, quand on est sollicitée de toutes parts comme Edna l'a toujours été, depuis son installation à Londres au début des années 1950. La liste des célébrités qu'elle a fréquentées clignote dans son autobiographie 1 : Paul McCartney, Marilyn Monroe, Marguerite Douras, Robert Mitchum, Marlon Brando, Jackie Onassis, Peter Brook, Gloria Steinem, Jack Nicholson, Marianne Faithfull, tous ont goûté sa joie de vivre.

Parmi eux, son compatriote Samuel Beckett, qu'elle aurait « tant voulu avoir pour père », et dont elle affiche plusieurs photos chez elle. Elle se souvient de la première fois qu'elle l'a croisé, dans une fête du Swinging London. Elle avait passé la soirée à chercher en vain le courage de lui adresser la parole. Et le lendemain matin, qui voit-elle, assis sur la banquette d'en face, dans une rame de métro de la Piccadilly Line ? Il la reconnaît, lui sourit, lui propose de boire un verre. Tous deux restent muets comme des carpes derrière leur café. Le courant est passé. Ils demeureront amis pour toujours. Samuel Beckett jouera du Schubert sur le piano d'Edna, il s'amusera avec ses

enfants, réclamera que l'aîné lui lise les lignes de la main. La dernière fois qu'elle le verra, peu avant sa mort, ils parleront cimetières. Edna lui dira qu'une tombe l'attend en Irlande, et Sam s'exclamera, horrifié : « Tu y retournes ? » Oui, Edna y retournera, « pour écouter les oiseaux, dans ce paysage d'éternité ». Mais pas avant, parce qu'elle trouve son pays natal trop étouffant et cancanier. Et que, même si « l'Angleterre est en train de perdre la tête », on y trouve de délicieuses *sponge cakes* à l'orange, dont elle tient à vous glisser une part dans votre sac, au moment de vous dire au revoir ●

« Madness », le mot est lâché. Edna O'Brien le prononce en détachant distinctement les syllabes, avec un mélange d'effroi et de tendresse. « La folie m'a toujours guettée. J'ai reçu un don : savoir canaliser ma sauvagerie intérieure, calmer ma turbulence incessante, tempérer mon irrégularité d'esprit,

enfants, réclamera que l'aîné lui lise les lignes de la main. La dernière fois qu'elle le verra, peu avant sa mort, ils parleront cimetières. Edna lui dira qu'une tombe l'attend en Irlande, et Sam s'exclamera, horrifié : « Tu y retournes ? » Oui, Edna y retournera, « pour écouter les oiseaux, dans ce paysage d'éternité ». Mais pas avant, parce qu'elle trouve son pays natal trop étouffant et cancanier. Et que, même si « l'Angleterre est en train de perdre la tête », on y trouve de délicieuses *sponge cakes* à l'orange, dont elle tient à vous glisser une part dans votre sac, au moment de vous dire au revoir ●

1 Fille de la campagne. Mémoires, éd. Sabine Wespieser (2013) et au Livre de Poche.